

## FICTION FRANCAISE

**I**nvité dans une île lointaine dont les cartes postales ne disaient que la beauté bleue des plages désertes et le vent vert des cocotiers, l'homme avait voyagé en aveugle. Ceinturé immobile sur son siège d'avion, il avait attendu avec patience que le soleil se couche et que le soleil se lève, en suivant des yeux sur la carte vidéo la progression imperceptible d'un trait rouge sur les terres et les mers. Il aurait aimé admirer la planète qui tournait à dix kilomètres au-dessous de lui, mais le chef de cabine lui avait intimé l'ordre de baisser le petit volet de plastique de son hublot afin de pas perturber la projection du film américain qu'on diffusait sur les écrans de l'appareil. A neuf cents kilomètres à l'heure, à dix mille mètres d'altitude, il n'avait pas osé protester. Les voyages d'aujourd'hui ressemblent au jeu de cache-tampon de nos grands-mères. On vous bande les yeux, on vous tourne sur vous-même comme une toupie, après quoi, bien étourdi, il ne vous reste plus qu'à deviner où vous êtes arrivé.

Où était-il arrivé, l'homme, après que le soleil se fut couché, levé et couché de nouveau? Dans quel pays, sur quelle planète? Il n'en savait rien. A peine quatre petites lumières rouges avaient brillé dans la nuit juste avant que l'avion atterrisse. On lui avait parlé d'une île. Il avait pensé " l'île noire".

Comme il avait été invité, on était venu l'accueillir à l'aéroport avec des fleurs et des sourires. Un gendarme impassible vérifia d'un regard que sa tête endormie ressemblait encore suffisamment à celle qui ornait son passeport. Après quoi on le conduisit dans un hôtel du centre de la ville. L'homme qui avait été invité dans l'île plongea dans le sommeil au son de la climatisation qui vrombissait comme un moteur de boeing.

**A**u matin, il ouvrit les yeux. Sa montre indiquait une heure improbable. Il reconnut la chambre, le poste de télévision et le téléphone mural; il reconnut l'immuable décor de toutes les chambres d'hôtel du monde et son pantalon jeté sur le dossier d'une chaise. Rassuré de se sentir chez lui après un aussi long voyage, il gagna la fenêtre et tira le rideau verdâtre qui cachait le jour. Dehors, un cocotier montait à l'assaut du ciel bleu. Deux étages plus bas, une demi douzaine d'adolescentes s'éclaboussaient de rire dans une piscine au carrelage vert, leurs parents attablés en terrasse.

" Tiens, se dit l'homme qui avait été invité dans l'île, je suis arrivé dans une carte postale..."

A l'entrée de la salle du restaurant, un garçon prévenant lui donna le bonjour et s'enquit dans sa langue de ce qu'il souhaitait pour son petit déjeuner. L'homme se fit servir exactement ce qu'il avait coutume de manger chaque matin chez lui depuis des années, puis, parfaitement rassasié et tout à fait rassuré de se retrouver dans un univers aussi familier, il sortit dans la rue, son appareil-photo en bandoulière. Il savait combien il est important de ne jamais oublier son appareil-photo quand on voyage dans les cartes postales.

**L**a ville descendait des montagnes vers la mer, tirée au cordeau par un général plus efficace qu'imaginatif. Elle glissait à la mer et s'étalait au port, comme si sa seule fonction avait été de ménager entre mer et montagne une place pour les boutiques et les magasins de souvenirs, de défricher un espace où aller et venir entre les deux bords de la carte postale.

Et l'on allait. Et l'on venait. On allait et on venait en sandales ou les pieds nus, en chaussures, en claquettes, en robes de couleur, un gamin sur les bras, en short ou en chemise, une serviette sur l'épaule, une mallette à la main. On allait et on venait à pieds, en bus ou en voiture. Il y avait dans les rues, au coude à coude, toutes les couleurs que la nature a su donner aux peaux des hommes, du noir profond au blanc métro en déclinant les teintes les plus variées de cuivre et de jaune. On croisait toutes les morphologies, des trapus, des grands, des costauds et des fragiles, toutes les formes d'oreille, de nez, de bouche, toutes les pilosités que l'on trouve rassemblées dans les grandes encyclopédies d'anatomie comparée.

De cela, l'homme invité dans l'île ne s'étonna pas plus que du reste. Chez lui aussi toutes les races de la terre se croisaient dans la rue. Il remarqua bien que les peaux noires préféraient les bus et les peaux blanches les voitures, mais sans que cela eût un caractère suffisamment affirmé pour qu'il osât en tirer des conclusions définitives. Comme chez lui, il y avait des riches et des pauvres et

cela n'empêchait pas d'admirer le paysage. Arbres verts et lagon bleu, bateaux blancs sur le port, bruissement de couleurs du marché sous le soleil : la carte postale n'avait pas menti. L'homme marcha le nez en l'air et, comme il fallait s'y attendre, finit par se perdre. Les villes géométriques sont des labyrinthes où s'effacent les repères sensibles. Chaque carrefour prétend au rôle de centre et l'on tourne plus souvent en rond dans l'urbanisme militaire que dans l'anarchie apparente des villages sans autre architecte que le temps.

L'homme demanda son chemin. A chaque fois, on le lui indiqua dans sa langue, comme chez lui. A plusieurs reprises, il crut entendre reprendre dans son dos des conversations qu'il avait interrompues, des conversations dans un langage qu'il ne comprenait pas. Mais de cela, l'homme ne s'inquiéta guère. Chez lui aussi, dans certains quartiers, on parlait avec des mots qu'il ne connaissait pas.

A midi, l'homme invité dans l'île mangea dans un restaurant qu'on lui avait indiqué. Magret de canard au poivre rose et pommes sautées à la sarlataise. Comme chez lui. Il but un verre de Bordeaux,

comme chez lui, et, poursuivant sa visite, il mitrailla de son objectif la carte postale sous tous les angles avant d'aller se tremper les pieds dans la mer, comme chez lui quand revenait le temps des vacances. Enfin, surpris par la nuit qui tomba presque aussi brusquement qu'on éteint une lumière, il rentra chez lui, à son hôtel.

" Tiens, se dit l'homme qui avait été invité dans l'île, la projection est terminée, vivement demain la seconde séance..."

Il dîna tôt, comme chez lui. Et toujours comme chez lui, s'offrit une petite promenade à la fraîche avant d'aller se coucher. Et voilà que la ville lui sembla soudain étrangement déserte, comme abandonnée aux arbres. Il vit des cafés noirs où des hommes buvaient et causaient derrière des fenêtres grillagées et n'osa pas entrer. Il vit des restaurants blancs où des hommes parlaient et mangeaient derrière des verrières fleuries et n'osa pas entrer. Entre les deux, tournaient lentement des cars de police avec des flics indifféremment noirs ou blancs. Sur la grande place déserte, un

arbre ancien vrillait des racines nouvelles dans le sol. Il crut entendre craquer le bitume sous le travail du bois. Derrière la ville carte postale, se cachait une terre que la nuit réveillait. Au monde familier effacé au coucher du soleil avait laissé place un univers étrange d'arbres vivants, une ville immobile et calme comme un arc bandé. Pour la première fois, l'homme se sentit étranger. Pour la première fois la pensée lui vint qui pourrait bien ne pas être chez lui.

Il regagna son hôtel, se glissa dans son lit et chercha le sommeil. Trop de questions soudain l'assaillaient. Pourquoi ici du magret de canard et l'évidence de la bouteille de Bordeaux sur la table? Pourquoi ces langues étrangères dans son dos qui se taisaient à son approche? Qui donc mangeait les légumes inconnus qu'on voyait à l'étal du marché si les restaurants servaient des pommes sautées à la sarlataise? "Et pourquoi, se disait l'homme qui avait été invité dans l'île et qui commençaient à se sentir étranger, pourquoi cette obstination à vouloir me faire croire que je n'ai pas bougé de chez moi quand par deux fois, j'en suis sûr, j'ai vu le soleil se

coucher avant de débarquer?" Il pensa à une mauvaise farce, mais considéra bien vite que ceux qui l'avaient fait venir dans l'île étaient trop importants et sérieux pour perdre leur temps à d'aussi stupides plaisanteries. Il imagina des choses de plus en plus vagues et confuses et finit enfin par s'endormir. Il ferma les yeux et fit un rêve.

L'étranger rêva qu'il était reçu dans une maison magnifique. Le maître l'attendait tout sourire sur le pas de la porte. Dans une vaste pièce aux boiseries étranges et aux chambranles sculptés de motifs inconnus, une ribambelle de laquais en livrée passaient des plats plus fins les uns que les autres. Dans son fauteuil de maître, le maître souriait. Au-dessus de lui, pendait le portrait en pied d'un homme en grand costume de fête. "C'est le propriétaire", disait le maître de la maison. Et voilà que tous les serviteurs avaient soudain le même visage noir et farouche que celui du portrait.

**A**u matin, l'étranger abandonna son appareil-photo et entreprit de gratter la pellicule glacée de la carte

postale dans l'espoir de mettre à jour le vrai visage de la ville où il avait été invité.

Alors, la ville toute entière, la ville kaléidoscope, se mit à danser sous les yeux libres de l'étranger la grande ronde des images qui se heurtent et s'affrontent, qui s'opposent et se répondent. Ce n'était pas une ville qu'il découvrait, c'était mille villes. Une esplanade ouverte aux vents des quatre horizons de la mer, un port de triage immobile sur le lagon. Ville noire des bus bleus et du verre brisé des bouteilles dans les caniveaux de la nuit, ville blanche des hôtels, des banques et des drapeaux, ville noire étrangère tapie dans les quartiers, ville métis des boutiques, du marché et des poissons multicolores, ville béton aux avenues rectilignes, ville nature, aussi, aux racines des arbres plus puissantes que le bitume noir des blancs, aux oiseaux sonores invisibles dans les arbres.

L'étranger marcha. Il marcha dans toutes les villes à la recherche d'un point sensible où toutes les villes se réuniraient enfin,

à la recherche du lieu introuvable ou soudain, dans une illumination, il saisisait l'unité secrète des toutes ses perceptions contradictoires. Il voyait bien ici un œil, ici une bouche, une oreille, un menton... il ne voyait jamais le visage caché de la ville.

Fatigué d'errer, assommé de soleil, l'étranger arrêta ses pas sous l'ombre octogonale de la gare routière. Il y avait là des hommes, des femmes et des enfants qui attendaient des bus. Des bus ou des amis. Certains n'attendaient rien. Rien d'autre qu'une surprise que préparait pour eux le cours hasardeux du temps qui passe. Il s'assit au milieu d'un groupe et chercha le regard de ses compagnons. Les deux premiers tournèrent le visage dans une autre direction. Le troisième osa un sourire. C'était un maçon à la peau de soleil. Il n'était pas de ville et venait d'une autre île voisine, à quelques milliers de kilomètres. Il s'appelait Améto, Fao, Mutu ou Laina. La femme qu'il aimait avait nom Esitokia ou Fémia. Il faisait partie de ceux qui n'attendaient rien d'autre que le hasard à l'ombre de la gare routière et entraîna l'étranger dans un bar tout proche. Là,

devant une tasse de café, dans le bruit des conversations étrangères et de la télévision banale, il raconta en mots économes son île natale qui ressemblait à la faim et l'argent qui ruisselait ici dans les poches de ceux qui savaient travailler. Il dit aussi que les plages du lagon étaient douces quand la vie était dure et qu'il était difficile, certains soirs, de vivre loin de chez soi. Il confia les mots communs qui peuplent les cafés, des souvenirs de voyage et des rêves de partir. Quand sa tasse fut vide, le maçon se tut et l'étranger reprit sa route dans la ville.

**S**ur le port, un groupe de pêcheurs s'affairait autour d'une caisse de bière sur un moteur récalcitrant. Le bateau portait un nom qui évoquait dans leur langue le bleu de la mer et les marins des patronymes si longs qu'on n'en disait que le début. Comme l'étranger s'était assis à côté d'eux, ils lui offrirent à boire en guise de bienvenue. Eux aussi dirent qu'ils n'étaient pas originaires de l'île. Ils venaient d'une île différente, voisine de quelques milliers de kilomètres, une île de pêcheurs qu'il ne fallait

surtout pas confondre avec l'île des maçons. Il racontèrent les minutes qui passent si lentement à trente mètres de fond dans les jardins de la mer, les aiguillettes qui zèbrent les vagues plus rapides que des poignards et les requins plus francs que les hommes qui préviennent toujours avant d'attaquer les plongeurs. A la deuxième bière, un marin parla d'une grotte où il s'était retrouvé un jour, tout jeune homme, presque gamin, un uniforme sur les épaules et un fusil à lunette entre les mains. Ce qu'il avait vu dans la lunette, le pêcheur préférait ne plus en parler. Il savait simplement de ce temps là qu'il faut avoir un jour marché dans la merde pour sentir à quel point ça pue et qu'aujourd'hui la mer était son vrai pays. Marins embarqués sur un bateau chinois dans un port étranger, ils dirent aussi que tout homme appartient à sa terre. Invincible au pays de ses ancêtres, sa force s'amenuise à mesure qu'il s'en éloigne. Il parlèrent de l'esprit du mal, le boucan, qui guette celui qui s'aventure trop loin de son port d'attache.

" Prend garde à toi, dit le pêcheur à l'étranger quand celui-ci reprit sa route. Prend bien garde à toi. Tu es loin de ton pays..."

Mais l'étranger n'avait pas peur. Il ne croyait ni en dieu, ni en diable et encore moins aux démons. Le soleil au zénith traquait l'ombre jusque dans les plis des maisons. Il cherchait la ville, le vrai visage de la ville et désespérait de trouver un homme qui en fût. La terre, le vent et le soleil façonnent sous toutes les latitudes des fleurs et des fruits uniques. Il voulait croire que les pays aussi façonnaient les hommes à leur image. Il cherchait dans les bars et les rues quelqu'un qui ne serait pas un étranger.

A la table d'un restaurant, il lia conversation avec un blanc, comme lui, qui mangeait à une table voisine. Celui-ci raconta qu'il venait d'un port de l'autre côté de la terre, un port de grues, de docks et de novembres gris. Voilà une quinzaine d'années, il était arrivé dans la ville, riche de ses seuls bras. Il y avait travaillé et l'avait aimé assez fort pour s'y marier et y fonder une famille.

Comme les arbres de ce pays, il avait longtemps balancé ses racines hésitantes dans le vent. Maintenant qu'il les avait plongées dans la terre d'ici, il se sentait chez lui et pria le ciel que jamais ne vienne le jour de malheur où il lui faudrait s'arracher. A défaut d'être de la ville, celui-là lui avait donné des enfants. L'étranger crut qu'il était sur la bonne voie et poursuivit sa quête.

**I**l descendit dans les quartiers où le soleil chauffe la taule et cuit le linge aux fenêtres. Là, des hommes noirs et crépus marchaient pieds nus sur le béton des cités. L'étranger connaissait les cités et les maisons pauvres semblables dans son pays. Il ignorait tout des hommes qui vont pieds nus et cherchait à comprendre. "Prend garde à toi", avait dit le pêcheur qui ne craignait pas les requins. L'étranger ne redoutait rien tant que l'ignorance. Il aborda un groupe dans sa langue que tous comprenaient.

" Bonjour, fit l'homme qui avait été invité dans l'île par un maître qui n'en n'était pas le propriétaire. Je suis de passage et je cherche la ville. Qui êtes vous?"

Les hommes aux pieds nus le regardèrent un temps, immobiles. Dans leurs regards, passa le doute, la méfiance. Peut-être aussi la peur. Peut-être aussi la colère. L'étranger laissa passer ce qu'il ne comprenait pas et les hommes, alors interrogèrent. Qui était-il? D'où venait-il? Pour le compte de qui posait-il des questions? A qui destinait-il le fruit de sa curiosité? Et combien le payait-on pour ce travail? Il tenta de répondre aussi justement que possible à chacun, et quand chacun fut persuadé qu'il ne mentait pas et que sa naïveté n'était pas feinte, ils se mirent à parler.

Le premier parla d'une voix sourde et dure, pleine de révolte contenue. Il dit qu'il n'était pas de la ville, pas de la rue ni des cités mais de la terre. Il dit que la ville, la rue et les cités étaient des inventions de blancs et que lui appartenait à la brousse. On avait coulé du bitume sur sa terre, sur la terre de son père, du père de son

père et encore du père du père de son père... Il dit que les arbres, un jour prendraient leur revanche et qu'un homme qu'on coupe de sa terre était un homme perdu, un homme mort.; que c'était la terre et sa mémoire qui donnaient la force de vivre debout. Voilà pourquoi il voulait continuer à marcher pieds nus dans la ville. Pieds nus malgré tout. Malgré ceux qui le traitaient de sauvage, de vagabond et lui refusaient l'entrée de leur bars dans le centre de la ville. Il dit aussi que les blancs lui avait appris leur langue et qu'aujourd'hui qu'il voulait parler, ils feignaient de ne plus comprendre les mots qu'eux-même lui avaient enseignés.

Et ses poings trop serrés étranglaient ses paroles dans sa gorge.

Un autre parla à son tour qui raconta, tout comme le premier, les racines profondes qui le liaient au pays. Celui-là parlait d'une voix douce et tranquille, toute douleur derrière lui. Il vivait demain, confiant en l'avenir. Il parla de sa voix calme de l'énergie des ancêtres et de son goût pour l'école. Il dit son

attachement à sa tribu et son espoir, un jour, d'étudier à l'université les sciences politiques. Il parla de l'esprit du mal et d'économie de marché. Il expliqua. Les blancs étaient venus, chargés de boucans tout aussi redoutables que ceux des coutumiers de l'île. Le boucan bière et le boucan whisky qui mettent le feu dans la tête des jeunes gens les samedis de pilou; le boucan cannabis qui endort et détourne du clan. Et comme des sorciers sans scrupules, voilà que les emboucanneurs blancs voulaient à présent mettre le tabou sur les boucans qu'eux-mêmes avaient apportés. Il s'amusait d'une affiche dans les magasins de la ville où une mort en soutane offrait à un enfant un bouquet d'herbes interdites.

**L**'étranger écouta longuement parler les hommes de la grande terre, indigné souvent, incrédule parfois, surpris toujours de ce mélange étonnant d'hier et de demain, de ce mélange détonnant. Quand il regagna son hôtel, chez lui, l'étranger crut enfin qu'il avait découvert le vrai visage de ce pays. Les hommes de la terre avaient été déposés. Ils allaient les pieds nus

quand les voleurs roulaient en automobiles et cela lui était insupportable.

Alors...

Alors de l'immense lycée sortirent des bandes de filles et de garçons de toutes les couleurs que la nature a su donner aux peaux des hommes. Tous parlaient avec une égale passion d'un musicien rasta d'une île lointaine qui chantait naguère la paix et la justice.

Alors passèrent deux filles de la brousse qui vivaient ici sur la terre de leur père, du père de leur père et encore du père du père de leur père. Et leur peau était blanche.

Alors passa un homme de l'île des maçon au volant d'une grosse cylindrée flambant neuf.

Alors, au bord de la piscine, un groupe de noirs buvait l'apéritif en discutant d'investissements et de taux d'intérêts.

Alors l'étranger sut qu'il n'avait rien compris. Ou si peu que c'en était encore plus désespérant.

Il se coucha sur le lit, les yeux grands ouverts dans la chambre qui ressemblait à chez lui. Puisque la parole des hommes n'apportait aucune réponse à ses questions, il interrogea les arbres et la mer. Il ferma bientôt les yeux et rêva.

Il rêva comme rêvent les coraux, luminescents cerveaux dans la nuit du lagon, mi plantes, mi pierres à la lumière magique.

Il rêva ce pays où les poissons se déguisent en roches et les rochers en fleurs, où toute chose se confond, la vie avec la mort, hier avec demain, dans une ronde magique et naturelle qui n'épargne personne.

Il rêva un banyan. Un banyan majestueux aux racines profondes, au tronc massif, au feuillage étincelant bruissant de toutes les langues que parle le vent, et aux branches lourdes de racines nouvelles impatientes de prendre terre.

Le tronc et les racines mères étaient Kanaky, les feuilles Polynésie et les racines pâles jetées au ciel portaient la trace

des métissages féconds. Au flanc de l'arbre saignait une blessure béante comme l'entrée d'une mauvaise grotte. Des files de fourmis électriques montaient déjà à l'assaut de l'arbre malade. Ni les feuilles, ni le tronc, ni les racines mères, ni les racines nouvelles n'ignoraient la blessure. C'est ensemble qu'ils souffraient.

L'homme rêva qu'ensemble ils pouvaient espérer guérir un jour

*Le Colporteur* © Éditions l'Harmattan 1995